

L'esprit de famille Entretien avec le Groupe Audubon

Diane Ouimet

Number 77, 1995

Relève, héritage et renouveau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Ouimet, D. (1995). L'esprit de famille : entretien avec le Groupe Audubon. *Jeu*, (77), 84–88.

Portraits d'artistes

Diane Ouimet

L'esprit de famille

Entretien avec le Groupe Audubon

Le Groupe Audubon a été fondé en 1994. Il est formé de Patrick Brosseau, Alexandre Gagné, Claude Gagnon, François Grisé, Marika Lhoumeau, Sonia Roussy et Annie Saint-Pierre, qui se sont rencontrés pendant leurs études en théâtre au cégep de Saint-Hyacinthe. Ce groupe partage une même vision du théâtre : créer des spectacles qui approfondissent l'univers d'un auteur en ne se limitant pas au texte dramatique et en favorisant la forme du collage. Leur spectacle *Et Vian ! dans la gueule...* est une recherche sur le langage verbal et non verbal, sur le quotidien et le théâtral, autant sur le plan de la forme que du contenu. Audubon se permet, dans le rythme, l'humour et la poésie, une réflexion sur les points chauds de la condition humaine. Pendant la dernière semaine des représentations de *Et Vian ! dans la gueule...* au Théâtre la Chapelle à Montréal, Diane Ouimet a rencontré les membres du groupe, à l'exception de François Grisé.

Qu'est-ce que vous avez vécu en tant qu'actrices et acteurs de la « relève » depuis votre sortie du cégep de Saint-Hyacinthe et la formation du Groupe Audubon ?

Alexandre Gagné — Je suis parti en voyage en France dès ma sortie de l'école. Là-bas, j'ai appris beaucoup de choses, je me suis découvert un intérêt pour les contes et les légendes. À mon retour, j'ai essayé, avec Patrice Dubois, d'écrire des récits. Puis sont venues les Auditions du Quat'Sous, les propositions de contrats, etc. Être au bon endroit au bon moment, c'est ça qui fait que ça roule, qu'on se fait connaître. Il est important d'avoir toujours quelque chose à faire, d'avoir des idées en tête : c'est de cette manière qu'on trouve sa satisfaction. Quand on s'arrête, on s'ennuie, on tourne en rond. Il s'agit d'aller au bout de ce qu'on imagine et de le faire. Étant donné que, pendant nos études à Saint-Hyacinthe, le projet *Vian* avait suscité l'intérêt de notre groupe, que l'expérience avait été agréable avec Carl Béchard (metteur en scène) et Louise Lussier (chorégraphe), nous avons poursuivi ce projet après la sortie de l'école.

Sonia Roussy — Tout de suite après ma sortie de l'école, après les Auditions du Quat'Sous, j'ai été propulsée dans le milieu de la télévision ; j'ai joué dans un court métrage à Radio-Québec et à TV Ontario. C'était nouveau pour moi et c'est quelque chose que j'aime faire. J'ai rencontré un agent, je me suis fait connaître. Après un an et demi, je suis redescendue de mon nuage quand je me suis rendu compte que je n'avais fait qu'un peu de travail devant la caméra et mes auditions. Il me manquait quelque chose. Je m'étais coupée du théâtre depuis ma sortie de l'école ; je jouais, mais seulement à la télévision, où tout va vite, où on apprend un texte sans rien approfondir. Il fallait que je retourne sur les planches. C'est en retrouvant le groupe que j'ai compris pourquoi j'avais entrepris une formation en théâtre.

Patrick Brosseau — Au début, j'ai essayé de monter un spectacle et je me suis fait avoir. Il a fallu consulter un avocat... Ça commence bien une carrière ! Mais j'ai appris beaucoup de cette expérience. Ensuite, j'ai joué au théâtre Centaur après avoir passé mes auditions au Quat'Sous avec un accent anglais terrible. Quel défi extraordinaire ! J'ai aussi joué pour des enfants, et puis, pendant un été, j'ai été dirigé par Jacques Rossi. Après, j'ai fait un spectacle de chansons. Je chante du blues et j'adore ça. Je découvrais mes intérêts au fur et à mesure que les événements se présentaient. Je ne m'étais jamais imaginé dans de tels projets. Depuis, je ne planifie plus rien, je vis et je conserve mes rêves. C'est maintenant que je me rends compte que la vie nous entraîne le plus souvent dans des endroits où on ne croyait pas aller. Mais lorsque nous étions dans nos loges au cégep de Saint-Hyacinthe en train de jouer *Et Vian ! dans la gueule...* les premières fois, il était clair pour moi que nous allions poursuivre l'expérience.

Claude Gagnon — Entrer dans une école de théâtre fut un gros changement dans ma vie. Je me suis éloigné de ma région natale assez jeune. Au cours de mes études,

Claude Gagnon, Marika Lhoumeau et Patrick Brosseau dans *Et Vian ! dans la gueule...*, présenté au Théâtre la Chapelle en 1995.
Photo : Steeve Simard.



j'ai joué dans deux productions autogérées, pendant le deuxième et le troisième été, et cela a bien fonctionné. En sortant de l'école, on se dit : « La carrière, ça va être l'enfer ! » Bien vite, on passe des auditions, on joue à la télévision et on imagine la vedette qu'on va devenir. Mais ça ralentit tranquillement, on reçoit des claques, on paye de sa poche. Ça fait seulement deux ans que je suis sorti de l'école, j'ai arrêté de travailler il n'y a pas longtemps. J'ai besoin, à vingt-deux ans, de me demander : pourquoi est-ce que je fais ce métier ? qu'est-ce que je veux y trouver ? J'en suis venu à la conclusion qu'il faut se faire plaisir, qu'il faut penser à soi plutôt que d'attendre que le téléphone sonne. Je me suis rendu compte que j'avais besoin de faire du théâtre. J'avais le goût de refaire le *Vian*, d'aller plus loin avec ce spectacle-là, de le retravailler. J'ai des désirs et je sais qu'ils peuvent se réaliser si je les nourris.

Marika Lhoumeau — Depuis ma sortie, je trouve la vie difficile et merveilleuse. Quand on sort de l'école, on ne pense qu'à se trouver une agence de *casting*, on se sent comme un produit de consommation parce qu'il faut se vendre. J'ai trouvé ça difficile parce qu'on est confronté à des images et des modes auxquelles il faut s'identifier, à des critères physiques qu'il faut respecter, s'insérer dans une espèce de moule. Je suis une « belle jeune fille », mais pas selon les standards. Je me suis fait dire que pour tel rôle j'étais trop jeune, pour tel autre trop vieille. Dans le tourbillon, on se demande vraiment ce qu'on fait là. Je me suis vite demandé pourquoi je voulais faire ce métier, quand c'est si difficile de faire de l'argent rapidement. Je me suis rendu compte que pour moi, le plus important, c'est le processus de création. Je ne suis pas seulement une comédienne, mais une artiste dans l'âme, au plus profond de moi. J'aime les mots, les œuvres, la peinture, toutes les formes d'art me nourrissent. J'ai toujours trouvé important de ne pas être seule dans ce métier, d'être entourée de gens qui partagent la même vision du métier. Au théâtre, je cherche l'esprit de famille. Le projet du Groupe Audubon cadre tout à fait avec ce que j'ai envie de faire, à cause du choix du texte, mais aussi à cause du style de jeu que nous avons travaillé avec Carl Béchar.

Annie Saint-Pierre — J'ai trente ans, ça fait quinze ans que je fais du théâtre, et l'urgence de pratiquer ce métier tient toujours. J'ai fait deux spectacles pendant l'été avec une compagnie que j'ai fondée qui s'appelait le Théâtre des Barrés où, comme dans le Groupe Audubon, tout le monde travaillait sans être payé pendant les répétitions et participait à la gestion de la compagnie. C'est une forme d'investissement personnel. J'essaie de concentrer mes efforts et de créer des liens. En fait, c'est l'expérience humaine qui me touche au théâtre. Avec le Théâtre des Barrés, qui a existé un an et demi, je me suis rendu compte qu'il ne valait pas la peine d'investir autant de temps lorsqu'il n'y a pas de solidarité au sein d'un groupe, en ce qui concerne notamment la gestion.

Que signifie pour vous faire partie de la relève ?

C. G. — Nous sommes simplement une autre génération de comédiennes et de comédiens. C'est un nouveau souffle plutôt qu'une relève. Nous ne pensons pas prendre la place de personnes ou de compagnies. Nous sommes là pour apporter ce qui

est propre à toute jeune génération : du neuf, de l'entrain, du dynamisme, le sens du jeu et du plaisir. Il a fallu croire au projet *Vian* et nous dire qu'il était nécessaire que d'autres voient le spectacle. Ce n'était pas facile de reprendre le travail après deux ans d'interruption.

A. G. — Il faut mettre le mot « relève » entre guillemets. Je ne sais pas si nous pouvons nous considérer comme la génération X, peu importe. Nous avons le goût de transmettre ce que nous sommes à n'importe quel prix. Notre énergie nous porte à faire n'importe quoi pour y arriver, mais il nous faut reconnaître que les possibilités de financement, entre autres, sont très différentes de ce qui existait auparavant. Cette énergie permet à des gens qui se connaissent de se regrouper dans des équipes de travail. Le « produit » n'en sera que plus fort si nous créons ensemble.



Alexandre Gagné,
Marika Lhoumeau et
Claude Gagnon. Photo :
Steeve Simard.

S. R. — Dans tous les milieux de travail, et pas seulement en art, on n'est plus certain de trouver de l'emploi, on n'est plus protégé comme avant. Il faut donc créer nos propres emplois en allant de l'avant, en nous montrant tel que nous sommes, avec notre savoir-faire. Cela nous honore et n'enlève rien à ceux qui nous ont précédés ou à ceux qui vont nous suivre. Cela nous permet de laisser aller nos désirs et nos passions. Avec beaucoup de plaisir.

M. L. — Relève, relever le défi, relever ses manches. Le mot relève est un terme très positif. C'est un cycle, comme une roue. Ceux qui sont plus vieux tombent, ceux qui sont plus jeunes montent. C'est un mouvement continu car, chaque année, à chaque instant, il y a de la relève. Relever le défi de créer sa propre compagnie au lieu de se plaindre que c'est difficile, qu'il n'y a pas de travail, que les théâtres sont déjà trop établis. Relever le défi de faire notre place dans ce métier. Ça signifie se lever tous les matins et faire quelque chose, ne pas attendre que les contrats viennent à soi.

P. B. — C'est comme dans la vie, on naît, on doit se tailler une place, faire ses preuves. Pour arriver quelque part, il faut s'assumer et foncer. Ce qui ne veut pas dire écraser les autres, au contraire. On travaille avec les aînés, on leur montre ce que l'on sait faire en partageant des émotions. Ils peuvent apprendre de nous autant que nous pouvons apprendre d'eux. C'est un échange. Une relève, c'est vraiment comme une naissance. Notre troupe commence à marcher.

C. G. — Le plus beau dans tout cela, c'est de nous être rendu compte qu'après la sortie de l'école, après deux ans de métier, nous ne pouvions pas ne pas « relever » le théâtre. Nous vivons dans un monde envahi par la télévision, la publicité, et nous avons compris, chacun de son côté, que le théâtre nous manquait, que nous ne pouvions pas l'oublier. Je pense aujourd'hui à nos prédécesseurs, qui commençaient toujours par jouer au théâtre avant de jouer à la télévision. Nous avons fait le contraire, et nous avons vu ce que c'était que de vivre sans théâtre. C'est peut-être pour cette raison que nous tenions tant au projet *Vian*.

A. G. — *Vian* a été comme un revirement créatif qui nous a permis de mettre le doigt sur ce que nous voulions faire. Nous récoltons le fruit de notre labeur. Certains disent que *Et Vian ! dans la gueule...* est d'un style de théâtre qui s'est fait déjà, par des artistes qui ont établi des barèmes de création à partir de ce qu'ils vivaient à l'époque où ils faisaient eux-mêmes partie de la relève. Ces artistes ont une quarantaine d'années et plus, et nous avons trente ans et moins. Il est bien que nous puissions apporter de l'eau au moulin parce que nous croyons à cette façon de travailler. Il y a eu transmission d'une forme de théâtre, que nous avons retravaillée à notre manière.

P. B. — Je caresse le rêve que nous poursuivions ce que nous avons amorcé. Nous travaillons bien ensemble. Même à l'école, nos spectacles donnaient un résultat assez percutant. Nous avons vécu des hauts et des bas, bien sûr, mais ce sont les mêmes réactions que dans une famille. Avec le recul, nous sommes capables d'aborder les tensions avec humour. Nous avons acquis de la maturité, du respect les uns envers les autres.

C. G. — Nous avons mis au monde un enfant sans savoir ce qu'il va devenir. C'est à nous maintenant de décider si nous allons le dorloter ou le laisser sombrer dans la délinquance. ♦



Le Groupe Audubon.
Photo : Steeve Simard.